

LA CONDITION MODERNE : (suite)

- a. deux formes d'existence sociale.
- b. la rupture entre l'objet et le sujet.
- c. l'ambivalence de la vie sociale moderne.

c- l'ambivalence de la vie sociale moderne.:

Mais il ne suffit pas d'affirmer la dualité de la vie sociale. Il faut aussi lui donner une signification, c'est à dire l'inscrire dans la réalité historique qui est la notre. De ce point de vue, la rupture entre la subjectivité et l'objectivité est d'abord une formidable libération. C'est ce qui nous arrache à nos racines communautaires et à l'enfermement dans le village et la tradition.

Dans la grande ville, l'objectivité des relations et l'anonymat font que je peux mener l'existence que j'ai choisie. Non seulement, je peux y avoir les relations, les amis et les amours que je souhaite, mais surtout, il est toujours possible d'y faire de nouvelles rencontres et de nouvelles expériences. L'étrangeté est d'abord synonyme de liberté. La distance et la médiatisation des relations assurent l'indépendance de chacun. Elles me permettent d'échapper au contrôle social du village, aux commérages, tout comme elles me permettent d'échapper à un destin tout tracé.

« En définitive, la modernité est une rébellion contre le destin et l'attribution » écrit le sociologue polonais Zygmunt Bauman. Dans une certaine mesure, la vie est ce que l'individu en fait. C'est aussi pour cela que notre monde moderne est un monde de l'angoisse individuelle : rien n'y est donné et rien n'y est définitif. Nous sommes dominés par le sentiment de la fragilité de nos identités et de la vie sociale. Parfois nous nous sentons écrasés par la responsabilité qui nous incombe : celle de construire notre vie et d'affirmer notre particularité.

Une des grandes conséquences de la rupture entre objectif et subjectif est la liberté acquise par les femmes dans l'espace social : elle repose sur l'objectivité des relations sociales où les corps sont distants et, sur le droit acquis par les femmes d'être considérées comme des individus sociaux au même titre que les hommes. Nous sommes choqués aujourd'hui par les remarques sexistes, les sifflements et plus généralement par tous les commentaires publics mettant en cause le physique d'un individu. C'est qu'ils entravent sa liberté en faisant intervenir des considérations «subjectives» dans le monde «objectif». Par exemple, sur la plage, la distance des corps et leur «désexualisation» sont les conditions sociales de la nudité et de la liberté de chacun. A l'extrême, même un regard peut y être considéré comme une intrusion inacceptable et donc comme une agression. Plus les corps ne sont dénudés sur la plage, plus l'espace et les comportements y sont parfaitement et strictement réglés, même si cela se fait de manière invisible. Cette remarque nous amène a

Prof : Termoul lotfi

notre deuxième observation : la liberté acquise par la rupture entre l'objectivité et la subjectivité a un double coût, celui de la froideur et de la rationalisation de notre vie. L'étrangeté est ce qui nous fait entrer dans un ordre social encore plus implacable et glacial, une « carapace d'acier » disait Max Weber.

Notre liberté ne se paye pas seulement par la solitude : notre société est de plus en plus administrée, réglée et régulée. Elle est de plus en plus disciplinée. Nous devons nous contrôler, nous sommes pris dans des réseaux d'institutions extrêmement contraignants, et, finalement l'organisation de la vie sociale est telle qu'il nous est bien difficile de ne pas vivre comme la moyenne des gens, d'être en dehors de la norme. Nous sommes aujourd'hui dotés de papiers d'identités. Il nous faut un passeport pour voyager. Nous devons aller à l'école sous peine de sanctions. Nous n'avons plus le droit de travailler au-delà d'un certain âge. Si nous ne respectons pas la norme de la vie de couple marié, nous devons payer des taxes supplémentaires... Il coûte plus cher d'être célibataire. Ainsi, le droit et l'État pénètrent de plus en plus dans notre vie, pour la régler et la baliser. Mais plus encore, il nous est quasi impossible de ne pas choisir le mode de vie moyen et le comportement conforme. Ne pas avoir de voiture quand tout est organisé en fonction de l'automobile rend la vie très difficile. Dans notre vie professionnelle, nous devons agir en fonction des impératifs et des règles objectives et non pas en fonction de nos convictions. Nous avons souvent le sentiment d'être aliénés, de devoir nous comporter comme si nous n'étions pas nous-même.

Le sociologue allemand Peter Wagner a comparé notre société à une autoroute. Le passage de la route nationale à l'autoroute fut un réel progrès. L'autoroute nous permet de circuler plus vite avec une sécurité accrue. Elle rend nos déplacements plus aisés. Les autoroutes ont contribué à nous affranchir un peu plus des contraintes de l'espace. Elles ont accru notre autonomie et notre liberté. Mais en même temps, l'autoroute a augmenté considérablement le niveau des exigences : pour y accéder, nous devons posséder une voiture ; nous devons payer ; nous n'avons pas le droit de nous arrêter n'importe où, ni celui de sortir quand nous le souhaitons ; nous devons circuler dans un seul sens et au-dessus d'une certaine vitesse, de façon régulière. Bref, les règles de déplacements sont devenues beaucoup plus contraignantes. Et dès que nous nous engageons sur l'autoroute, il n'est plus possible d'y déroger. La sanction est immédiate. Par exemple, si nous voulons circuler à pied, notre espérance de vie n'excède pas vingt minutes. Une fois engagés, nous ne pouvons pas non plus communiquer avec ceux qui y circulent, sauf par l'usage du klaxon ou des phares. Nous sommes isolés dans notre voiture jusqu'à la sortie ou jusqu'à un arrêt sur une aire autorisée. L'autoroute n'a plus rien à voir avec un boulevard ou une route départementale sur laquelle nous pouvons entrer gratuitement et flâner à pied ou à bicyclette, sur laquelle nous pouvons communiquer avec les autres et ceux qui sont au bord. Rien de cela n'est possible sur l'autoroute qui trace une formidable frontière : elle exclut tous ceux qui n'ont pas les moyens d'y accéder, qui n'ont pas de voiture ou pas suffisamment

Prof : Termoul lotfi

d'argent et tous ceux qui ne veulent pas se plier à ses règles. Plus notre liberté et notre sécurité s'accroissent, plus les exigences et la discipline demandés ont pour conséquence l'exclusion des marginaux ou des plus faibles. Les frontières de l'autoroute nous assurent que ceux qui ne veulent ou peuvent se plier aux règles et qui pourraient menacer notre sécurité resteront dehors.

Ajoutons encore que pour ceux qui n'y entrent pas, l'autoroute est une barrière matérielle et qu'elle les transforme en simple environnement de ceux qui circulent : ils font partie du paysage, du décor.